

---

# YAABA

---

**Un tableau saisissant de l'Afrique éternelle. Lucide et optimiste.**

Un jeune garçon de douze ans, Bila, vit dans un village du Burkina-Faso (l'ancienne Haute-Volta). Il parle la langue mooré avec son amie, la petite Nopoko. Trois cailloux, deux herbes sèches leur suffisent pour posséder le monde. Nous sommes dans l'Afrique éternelle du dénuement et de la tradition, avec une organisation ancestrale de la vie de village. Les habitants sont une humanité à eux seuls, bons, fourbes, généreux ou intolérants. L'histoire se noue autour d'une vieille femme qui est exclue du village. Elle se nomme Yaaba. On se méfie d'elle, on la charge de toutes les superstitions. Quand la petite Nopoko tombe malade, à la suite d'une infection, c'est pourtant Yaaba qui la ramènera à la vie.

Le film d'Idrissa Ouedraogo, son deuxième long métrage, est une fable lu-



**Noufou Ouedraogo et Roukietou Barry.**

cide et optimiste. Nous ne sommes pas dans l'Afrique des magazines de voyage. La photographie ne fait pas sa maligne et n'en rajoute pas dans la misère ou le lyrisme. Aussi précise que judicieuse, la mise en scène laisse émerger la vérité des gestes, la parole muette des regards. Unealebasse, trois cruches, le pilon du mil, sont tous les accessoires d'un film où l'objet traditionnel, aussi, est un acteur. Ouedraogo filme superbement ses acteurs villageois, en pied, dans leur espace quotidien, en revenant sans cesse aux relations des habitants dont Yaaba est l'âme secrète, la mémoire qui, à la fin, ose sans complexe s'accepter. (Voir aussi p. 28.)

**JEAN-JACQUES BERNARD**

**Un film d'Idrissa Ouedraogo. Avec Fatimata Sanga, Noufou Ouedraogo, Roukietou Barry... (sortie le 23 août).**

# Bande Annonce

## Un plongeon en Afrique

*“Yaaba”, un film africain d’Idrissa Ouedraogo, a été une des très bonnes surprises de la Quinzaine des réalisateurs, au Festival de Cannes. Le réalisateur raconte son aventure.*

PAR JEAN-JACQUES BERNARD

**V**oici le cinéma le plus dépaysant qui soit, qui ne frime jamais et qui ne fait pas « naturel » pour séduire. Idrissa Ouedraogo, le réalisateur de “Yaaba”, formé à l’IDHEC, est retourné filmer dans un village de son pays. Résultat magnifique : le film a été primé au Festival de Ouagadougou avant de faire l’ouverture de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Parvenu à cette place haute en prestige et déterminante pour la carrière d’un film des « minorités », Ouedraogo ne cache pas sa joie : « C’est vrai que l’accueil du film à Cannes a été formidable. Je n’en reviens pas. Grâce à la Quinzaine, des chaînes comme la BBC sont prêtes à diffuser le film à une très bonne heure d’écoute. Les Allemands, les Américains, les Hollandais, les Danois, les Belges l’ont acheté. C’est génial. »

**POURQUOI DONC** un tel engouement ? Parce que “Yaaba” nous montre une vie pure, sans clichés moralisateurs et sans complexe, avec les gens et leurs sentiments tels qu’ils sont, dans une Afrique délibérément belle. « J’ai tourné dans un petit village à sept kilomètres de la grande ville où nous dormions. J’avais envie d’utiliser des formes et des matières nobles, même si la réalité de l’Afrique aujourd’hui n’est pas aussi intouchée que dans mon film. Car ces matières et ces formes devaient être en harmonie avec la pureté des sentiments des deux personnages principaux, une vieille femme et un enfant. » La vieille, soupçonnée de porter malheur, est rejetée par tout le village. L’amitié d’un gamin de douze ans parviendra à la fin à lever les superstitions.

Le cinéma africain a longtemps servi de trousse de première urgence pour l’ethnologie mange-tout ou les discours militants. Mais avec “Yaaba”, une page de son histoire vient d’être tournée : « Aujourd’hui, dit Ouedraogo, je pense que le cinéma africain doit mûrir un peu et approcher les vraies



**Le réalisateur Idrissa Ouedraogo. Page de gauche, en haut : un incendie « provoqué » dans le village ; en bas : le petit Bila au milieu des Anciens.**

techniques du cinéma. C’est une force désormais de dire : oui, la technique est importante, nous avons à apprendre. Parce que la pauvreté est une position confortable qu’ont prise pas mal de cinéastes africains. Trop longtemps, nous avons masqué ainsi notre manque d’imagination. Tous les préjugés contre notre cinéma viennent du fait qu’on ne donne que du “message” dans nos films. Cela dit, j’avais cinq millions de francs pour faire ce film. J’ai tenté d’utiliser ces moyens du cinéma que nous avons très rarement. Mais je me suis dit que je faisais une erreur. Ce qui peut toucher les gens, c’est la sincérité du propos. Depuis quelque temps, l’Afrique est très à la mode en Europe. Mais c’est une Afrique de la musique et des villes, très occidentale déjà. L’histoire de “Yaaba” est intemporelle. Je ne crois pas que le cinéma africain puisse apporter beaucoup de nouveautés sur le plan technique ou formel. Mais ce qu’on peut amener, c’est peut-être ce que les autres ont

oublié : une façon de raconter des histoires. »

Les acteurs de “Yaaba” sont bien entendu des non-professionnels. Et Ouedraogo, pour les faire jouer, a dû s’armer de patience : « La plupart des gens qui jouent ne savent pas lire. Et ceux qui savent, quand on leur donne le scénario, sont tellement excités de faire du cinéma qu’il faut constamment canaliser leur enthousiasme. La vieille femme n’avait plus de mémoire : le temps de faire le clap et elle avait oublié ce qu’elle devait dire. J’ai dû modifier son personnage. Elle s’était mis dans la tête que la quatrième prise seulement était importante, donc elle ne jouait vraiment bien qu’à la quatrième. »

Une équipe de cinéma, même avec l’approche la plus discrète du monde, est tellement exceptionnelle dans un village africain qu’il en faut peu pour créer des problèmes : « Le fric, les gens le sentent. Ils voient bien les camions, l’essence, tout ce déballage. Et puis, ce ne sont pas forcément des anges. Dans certains lieux où l’on voulait filmer, on nous disait : “Non, là, ce n’est pas possible, il y a des fétiches !”... Beaucoup de gens sont allés en Afrique avec une vision très idyllique de la pauvreté et se sont laissés littéralement plumer. Et il y a des choses qu’il ne faut surtout pas faire : il ne faut pas draguer la femme d’un paysan et... ne pas se laisser draguer par elle. J’avais prévenu l’équipe. »

**BIZARREMENT**, on remarquera plein de « Ouedraogo » au générique du film. « C’est un nom propre très répandu dans la région. C’est normal, il signifie “éta-lon” », répond le réalisateur en riant, comme pendant tout l’entretien. Mais lorsqu’on le complimente encore sur la beauté plastique de son film et la superbe identité africaine qu’il décrit, il rit encore et, goguenard, cite l’écrivain nigérien Soyinka : « Le tigre n’écrit pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la mange. » ■